

STÉPHANIE HURTUBISE

**LA**  
**ZONE**

LES AVENTURES D'EDWIN ROBI

ÉDITIONS  
MICHEL  
QUINTIN



# 1

## Le passager solitaire

Edwin Robi dévala de nombreuses volées de marches et s'enfonça dans les entrailles de Montréal. Arrivé à l'avant-dernier palier, il trouva que l'air était moins humide que d'habitude. Le son ambiant était lui aussi inaccoutumé. Quand il atteignit le bas du souterrain et qu'il se retrouva sur le quai, il comprit ce que le bruit avait de bizarre. C'était que, du bruit, il n'y en avait aucun. Pas étonnant, car il n'y avait personne. Ça, par contre, c'était anormal! Edwin consulta sa montre. 7h45. À cette heure-là, un lundi, la station de métro aurait dû grouiller de gens pressés de se rendre au travail ou en classe.

— C'est curieux, que l'endroit soit désert! Tu ne crois pas, Bou? demanda-t-il.

Il se retourna, mais ne vit son copain nulle part.

— Bou? Allons, Balthazar, ce n'est pas le moment de jouer à cache-cache!

Aucun mouvement, aucune réponse. Edwin lança vers l'escalier :

— Balthazar Canier! Où es-tu? Montre-toi!

Toujours rien. Edwin fronça les sourcils et remonta les marches en grondant.

— Si tu n'arrêtes pas ton petit jeu, nous allons être en retard au collège. Cesse de faire l'idiot, Bou.

À peine venait-t-il d'entamer sa remontée qu'il se heurta à un grillage métallique qui bloquait l'escalier sur toute sa largeur.

— Mais... je suis passé ici il y a une minute et il n'y avait pas cette grille!

Il essaya de la soulever, mais cela s'avéra impossible; elle était soit trop lourde, soit verrouillée. Probablement les deux. Il agrippa les barreaux et les secoua en criant :

— Balthazar! Quelqu'un! Hé! Revenez! Je suis enfermé!

Personne ne vint. Il secoua encore le grillage, mais sa petite voix intérieure le raisonna : « Tout doux, Eddie! Tu es tout en bas. Tu es donc trop loin de l'entrée pour qu'on puisse t'entendre. Rien ne sert de t'énerver. Reste calme et tout va s'arranger. » En soupirant, il posa son sac à dos sur une marche et se laissa glisser à côté.

Adossé à la grille, il tenta de comprendre ce qui se passait. Il se remémora son arrivée à la station. Maintenant qu'il y songeait, il se rappela qu'à part Bou et lui il n'y avait aucun client à la billetterie ni personne qui franchissait les tourniquets ou qui empruntait l'escalier. À bien y repenser, il n'y avait même pas de contrôleur au guichet. Inhabituel.

— La station est peut-être fermée! se dit-il à voix haute.

« Si ça avait été le cas, il y aurait eu un avis à cet effet à l'entrée et tu l'aurais vu! » répliqua sa voix intérieure. Rares, ou plutôt quasi-inexistantes, étaient en effet les choses qui échappaient à la fine attention d'Edwin. Il était donc peu probable qu'il n'ait pas remarqué un tel message. « Un peu de patience, ajouta sa petite voix. Le métro ne devrait pas tarder à arriver. » Il se mit à faire les cent pas sur une marche; il longea la grille tout en se parlant :

— Ma mère-grand, ce n'est pas normal! Où est passé Bou? Il se trouvait pourtant derrière moi quand j'ai pris l'escalier. Il a peut-être été intercepté par un employé! Mais il l'aurait alors informé que je me trouvais ici et on serait venu me chercher...

Il était sur le point de reprendre ses appels à l'aide quand il entendit le sifflement de l'air déplacé, bien typique de l'arrivée d'une

rame. «Tu vois, il suffisait d'être patient!» le sermonna sa conscience. Il empoigna son havresac, mais il repensa alors à son copain et hésita à partir sans lui. «Ne t'inquiète donc pas, reprit sa petite voix. Quand on ferme une station, on met des navettes à la disposition des usagers. Balthazar a sûrement pris le bus et tu le retrouveras au collègue. Dépêche-toi, sinon tu vas rater le métro et la situation va empirer.» Edwin dévala les dernières marches.

En arrivant sur le quai, le garçon sentit le souffle poussé par le train avant même d'apercevoir le wagon de tête. Le convoi à traction électrique émergea du tunnel et passa rapidement devant lui. Il s'était avancé si près de la tranchée que sous l'effet du vent ses cheveux lisses se plaquèrent sur son visage pâle. Ainsi immobile et vêtu de son tricot ivoire, on aurait pu le prendre pour une statue grecque figurant un athlète olympique; s'il n'avait pas la chevelure bouclée typique de ces sculptures de marbre, il en avait la couleur blanche de la tête aux pieds; et, s'il n'avait pas leur étrange regard vide, le sien, rosé, était tout aussi remarquable. Edwin Robi était albinos; une absence de pigments faisait en sorte que tout chez lui était décoloré: les cheveux, les sourcils, les cils, la peau et les iris. Ces derniers, rouges pâles, attiraient beaucoup l'attention.

Quand la locomotive passa, il lui sembla qu'il n'y avait pas de conducteur dans la cabine. « Pas possible ! » se dit-il. Il savait que, même si les convois étaient équipés de systèmes de pilotage et d'arrêt automatiques, un pilote en chair et en os devait toujours se trouver à bord : bien des usagers n'étaient pas prêts à confier leur sécurité à un ordinateur. Il regarda les voitures défiler. Malgré la pâleur de son regard, il jouissait d'une excellente vision et c'était un observateur auquel peu de détails échappaient. « Le métro est passé si vite que je dois simplement ne pas avoir aperçu le chauffeur », songea-t-il, tout en ayant peine à croire que ses yeux l'avaient trahi.

Le train s'immobilisa et ses portes coulissèrent. Edwin pénétra dans le wagon de queue et ses cheveux effleurèrent le cadre. Lui qui n'avait pas encore treize ans, avait grandi très vite, et trop à son goût. Déjà qu'il ne passait guère inaperçu à cause de sa couleur, ce n'était pas la peine qu'il s'étire autant. Avec son mètre quatre-vingt-cinq, il était déjà le plus grand des élèves du collège. Il était si élancé que sa grand-mère le taquinait en lui disant qu'il devait être issu d'un croisement avec un roseau. Et, à sa propre stupéfaction, il continuait de grandir.

Comme la station, Edwin trouva désert le wagon dans lequel il se précipita. « Sois

prudent!» lui souffla sa voix intérieure. Il préféra rester debout et s'appuya contre un poteau métallique. Les portes se refermèrent et le métro se remit en marche. Quand il pénétra dans le tunnel, Edwin sentit la solitude l'oppresser. Il se dirigea vers l'avant, dépassa trois séries de portes latérales et s'immobilisa devant le portillon qui séparait son fourgon du second. Un écriteau indiquait qu'il était défendu de le franchir. Edwin n'avait pas l'habitude de désobéir aux règles. Mais, la situation étant elle-même inhabituelle, il décida de faire fi de l'interdiction et de traverser pour aller à la recherche des autres passagers.

Il ouvrit la portière. En tournant sur leurs gonds minés par la rouille, les charnières émirent un grincement qui le fit grimacer. Il s'engouffra dans le passage articulé, traversa l'autre porte qui cria autant que la première et arriva dans le deuxième wagon. Dans celui-là non plus il n'y avait pas âme qui vive. Il le parcourut d'un pas rapide, franchit un autre sas et passa dans le troisième. Personne !

Il allait accéder à la voiture suivante quand son attention fut attirée par quelque chose de brillant. Il s'en approcha. Il s'agissait d'un cube doré qui avait été oublié sur une banquette. Edwin s'assit et le souleva. Il fut surpris de sa lourdeur. Malgré son faible volume, qui

correspondait plus ou moins à un berlingot d'un demi-litre de lait chocolaté, il était aussi lourd que six litres d'eau, selon ce qu'Edwin pouvait estimer. Intrigué, il fit tourner l'objet dans ses mains. Avec ses six côtés composés de milliers de facettes, il semblait avoir été taillé dans du cristal de la couleur de l'or. Il l'agita, mais n'entendit rien bouger à l'intérieur. Il le secoua avec plus de vigueur, mais rien ne se produisit.

Edwin se demanda à quoi cela pouvait servir. C'était si joli que ça devait avoir une grande valeur, au moins sentimentale. Il fut peiné pour la personne qui l'avait égaré. « Prends-le, lui dicta sa conscience. Tu es honnête; il sera en sûreté avec toi. Mais si tu le laisses là il risque de tomber en de mauvaises mains. » Il était convaincu que c'était la meilleure chose à faire. Il ne pouvait cependant partir en l'emportant comme un voleur. Il prit un bout de papier et griffonna dessus :

*« Trouvé étrange cube dans un métro desservant la ligne verte. »*

Il signa le billet et ajouta son numéro de téléphone, puis il le colla sur le schéma qui représentait le plan du réseau. Avec cette évocation vague, seul le véritable propriétaire devinerait de quoi il s'agissait et saurait décrire l'objet. Edwin serait ainsi assuré de le rendre à la bonne personne. Après l'école, il afficherait

le même message au bureau des objets perdus et à l'entrée des stations avoisinantes.

Il eut soudain une idée bizarre: il plaqua le bloc contre son oreille pour vérifier si quelque chose ne se passait pas à l'intérieur. Une forte vibration résonna dans sa tempe et l'étourdit. Il eut un violent sursaut et l'objet lui glissa des mains.

— Non!

D'un geste vif, il le rattrapa au moment où un coin atteignait le sol. Tout se passa alors très vite: un trait lumineux apparut sur une arête du cube et un éclair en jaillit. Aveuglé, Edwin relâcha l'objet qui retomba sur le plancher. L'éclair s'était déjà dissipé.

— Ma mère-grand! Ça a l'air dangereux, ce truc!

Crainitif, Edwin abandonna le bloc sur un siège et s'éloigna rapidement. «Ce n'est pas une bonne idée de le laisser, lui dit sa petite voix. Tu ne crains plus rien, maintenant; il est déchargé. Allez, Eddie! Mets-le dans ton sac et va-t'en!» Méfiant, il tapota l'objet du bout des doigts, comme s'il risquait d'exploser ou comme s'il craignait de s'y brûler. Mais toute vibration avait cessé. Il le ramassa avec précautions et le rangea dans son sac qui du coup devint fort encombrant en raison de son poids inhabituel.

Pour se redonner une contenance, il fouilla dans une de ses poches et en extirpa un bâtonnet de réglisse. Il raffolait de ce bonbon noir. Il prit une bouchée, la mâchouilla et fit la moue. Ça n'avait pas de goût. Il huma l'autre bout et n'y décela aucune odeur. Déçu, il le jeta à la poubelle et reprit son exploration. Il passa le soufflet grinçant qui menait au quatrième wagon, qu'il trouva inoccupé comme les autres.

La lumière réapparut à ce moment à l'extérieur, indiquant que le métro arrivait à une station. Edwin décida de descendre là et de prendre un autobus. Le convoi ne ralentit cependant pas. Le débarcadère défila à toute vitesse devant ses yeux, alors que le train continuait sa course sans s'arrêter, dépassait le quai en une seconde et s'engouffrait à nouveau dans le tunnel.

— Quelle poisse! Maintenant, je suis sûr que la situation n'est pas normale. Je dois être monté dans un train hors service. S'il n'arrête pas à ma station, je serai en retard à l'école. Pourquoi personne ne m'a rien dit? J'aurais simplement pris le bus au lieu de tomber dans ce traquenard! Pff!



Edwin traversa toutes les voitures. À chaque passage à soufflet, le grincement des gonds lui fit serrer les dents. Dans chaque fourgon, sa mélancolie augmenta. Arrivé à celui de tête dans lequel il n'y avait bien sûr pas un chat, il s'avança jusqu'à la portière menant au poste de pilotage. Contrairement à celles des sas qui étaient munies de carreaux vitrés, celle-ci était pleine et ne laissait pas voir la cabine. Il frappa et appela en espérant entendre une réponse qui ne vint pas. Il tourna la poignée, mais se heurta à un solide verrou. Il martela la cloison avec plus de vigueur et éleva la voix, sans plus de résultat.

Le métro poursuivit sa course et passa une autre station sans ralentir.